

L'Islam et l'Occident

Al-Jumhuriya, 14 octobre 1955.

Ce fut vraiment une réunion précieuse, celle où un groupe de penseurs musulmans rencontra un groupe de penseurs italiens dans la ville de Venise, pour parler en toute franchise ouverte — ou en franchise libre — du différend entre l'Islam et la civilisation occidentale, des causes qui l'ont provoqué et des résultats qui en sont issus, et des moyens qui pourraient mener à régler ce différend et à reprendre une vie nouvelle où l'harmonie et la coopération prendraient la place du désaccord et de l'éloignement entre les musulmans dans les pays de la terre et ceux qui ont fait de la civilisation occidentale leur fondement.

Le premier mérite de cette réunion fut qu'elle ne se composait pas d'une grande multitude, où la parole se multiplierait, les opinions se disperseraient, et les moyens et les fins se perdraient ; elle se composait plutôt d'un petit nombre de personnes, musulmans et italiens, et aucun des autres pays occidentaux d'Europe ou d'Amérique n'y assista — seuls les Italiens y assistèrent au nom de la civilisation occidentale, et un groupe de moins de dix musulmans y assista, parmi eux deux Iraniens, un Irakien, un Libanais, un Turc, un Égyptien et un Tunisien, tous des hommes d'université qui s'étaient consacrés, ou presque consacrés, à la culture et au savoir ; celui qui fut invité de Syrie fut absent pour une raison pressante, et le professeur al-'Aqqad n'y assista pas — si seulement il avait pu y assister. Ceux qui prirent part à cette réunion du côté italien furent également peu nombreux, tous des hommes d'université, bien que différant entre eux dans le domaine du savoir auquel ils s'étaient consacrés : parmi eux un juriste, un économiste, un professeur de mathématiques, et quelques orientalistes. Le second mérite de cette réunion fut qu'elle n'était pas officielle : aucun gouvernement n'y fut invité, ni n'y prit part, de près ou de loin, ni aucune institution n'y fut invitée ; furent plutôt invités des individus connus pour leur rang dans la culture et le savoir, et pour leur rang éminent dans leurs propres pays. La politique, donc, n'entra pas dans cette réunion, bien qu'elle ne fût pas dépourvue de propos politiques — car comment parler des affaires de l'Orient et de l'Occident, et du différend entre eux, sans être au fait du discours politique et de ses graves questions ? Le lecteur pourrait demander l'origine de cette réunion et qui l'a convoquée ; et voici un récit que je voudrais que les Égyptiens, et les riches parmi eux en particulier, méditent, car il est digne de susciter une leçon et d'inviter à une réflexion

et une considération prolongées.

Un homme parmi les riches d'Italie, et parmi les riches de la ville de Venise en particulier, à qui Dieu avait accordé une vaste abondance de richesse — et combien sont ceux à qui Dieu a accordé de vastes richesses — avait été frappé par le chagrin pour son fils cinq ans auparavant, et porta cette calamité avec noblesse, puis en fit une source de bien pour de nombreuses familles italiennes. Il établit, sur une île parmi les îles historiques de Venise, deux instituts : l'un consacré aux orphelins, fils d'hommes qui travaillaient en mer, qui y sont élevés, enseignés au travail de la mer, et formés à celui-ci, afin qu'une fois leur éducation achevée, ils reprennent le même travail que leurs pères. Et il établit un autre institut pour les métiers et les industries légères, et logea dans chacun de ces deux instituts cinq cents élèves, et garantit leur croissance de son vivant et leur continuation après sa mort — il assurait ainsi l'éducation et la formation de mille enfants italiens, et leur permettait, une fois diplômés, de vivre honorablement, en se profitant eux-mêmes et en profitant aux autres. Il ne s'en contenta pas ; il restaura les importants monuments historiques de cette île, y établit une bibliothèque fréquentée par les étudiants de culture et de savoir, puis y établit un centre culturel, où se réunissent de temps à autre les sommités de la culture, du savoir et des lettres, pour discuter des questions de culture, de savoir et de lettres qui les concernent.

Notre réunion fut l'une de ces rencontres, dont on espère qu'elles continueront et se multiplieront, sans être liées à un sujet fixe ni soumises à un autre système que celui de la pensée libre et franche.

Nous nous réunîmes pendant six jours, matin et soir, et nous parlâmes et ils parlèrent, et nous ne manquâmes pas de franchise dans la parole, ni eux ne manquèrent du courage de reconnaître la vérité une fois qu'elle leur devint claire, et il fallut, avant toute chose, que nous nous mettions d'accord sur ce qu'est la civilisation occidentale, et sur ce qu'elle peut être ! Car je ne connais aucune civilisation occidentale qui diffère dans son essence de la civilisation islamique ; je sais seulement qu'il existe une civilisation unique qui a fleuri autour de la Méditerranée, que l'Égypte a précédé toutes les autres à ses fondements, que la Grèce lui a donné force, vigueur et fécondité, et que la Grèce l'a reçue à son tour des Romains ; elle s'est ensuite répandue à travers l'ouest et l'est de la Méditerranée, et à travers son nord et son sud, et est devenue

chrétienne lorsqu'elle a connu le christianisme, et musulmane lorsqu'elle a connu l'islam ; elle a porté en elle la culture des nations anciennes et tout ce qui, de l'héritage de ces nations, lui convenait, elle l'a digéré, assimilé, et en a fait une partie d'elle-même ; elle a fait revivre des nations qui s'étaient soumises à l'autorité de l'islam, et les musulmans eux-mêmes l'ont ensuite portée vers l'ouest de l'Europe, y provoquant une renaissance féconde qui n'aurait jamais eu lieu si les livres des musulmans sur la philosophie, les arts et les sciences n'avaient pas été traduits en latin, qui était la langue de la culture dans l'ouest de l'Europe.

Et c'est cette même civilisation avec laquelle le contact des Européens s'est intensifié lors de leur renaissance moderne ; ils l'ont reprise à partir de ses fondements grecs et latins, en ont ravivé les braises, et lui ont donné, comme elle leur avait donné, tout ce qu'elle avait atteint et tout ce qu'eux-mêmes ont atteint, d'avancement et d'épanouissement.

La civilisation islamique et la civilisation occidentale sont ainsi une seule dans leurs fondements, leur essence et leur nature ; mais les circonstances de l'histoire ont décrété que les musulmans deviendraient dormants, et ont accordé aux Occidentaux la chance de devenir actifs, si bien que l'Europe occidentale avança et que l'Orient islamique prit du retard. Il n'est donc pas correct de dire qu'il existe deux civilisations, l'une islamique et l'autre occidentale européenne.

Et dire qu'il existe un différend entre l'Islam et la civilisation occidentale requiert beaucoup de précision. Car l'Islam ne dispute pas avec la civilisation occidentale en elle-même, puisqu'elle est la propre civilisation de l'Islam ; il dispute plutôt avec une faction parmi les Occidentaux qui se sont écartés des fondements de leur propre civilisation, et qui ont désobéi à ce qu'elle leur commande et les exhorte à faire, remplissant la terre de mal et d'injustice, divisant des peuples qui auraient dû être unis, et se plaçant au-dessus des autres sur la terre — et la vraie civilisation, qu'elle soit orientale ou occidentale, n'aime pas la domination, mais la déteste au plus haut point, et établit l'égalité entre les gens dans tout ce où l'égalité est possible, pour aucune autre raison que leur commune humanité, leur entrée dans la vie d'une seule et même manière, et leur sortie de celle-ci d'une seule et même manière, et qu'ils devraient vivre entre ces deux moments proches les uns des autres et solidaires, aucun ne dominant l'autre, aucun n'opprimant, n'avilissant ou

n'humiliant l'autre.

Et il n'est pas correct de décrire la civilisation occidentale comme une civilisation distinguée dans son essence de la civilisation de l'Orient islamique ; car l'essence des deux civilisations est une, et la différence de religion entre musulmans et chrétiens ne change rien à la nature de la civilisation, car les idéaux supérieurs auxquels appelle l'Islam et auxquels appelle le christianisme sont un dans leur essence : les deux religions appellent à la croyance en un Dieu unique sans associé, les deux commandent le bien et interdisent le mal, et les deux imposent la justice et l'égalité entre les gens.

Il n'est pas non plus correct de dire que la civilisation occidentale se distingue par le matérialisme qui s'y est répandu depuis l'avancement de la science ; car le matérialisme ne se limite pas à la civilisation occidentale — il est apparu aussi dans le monde islamique, et les musulmans l'ont rejeté, tout comme les chrétiens le rejettent, et un groupe de savants et de philosophes chrétiens occidentaux s'est consacré à le réfuter et a mené une guerre contre lui.

Et si tout ceci est vrai — et cela est vrai sans aucun doute — alors le différend existant entre l'Orient islamique et l'Occident chrétien n'est pas un différend entre une civilisation et une autre, ni un différend entre une religion et une autre ; c'est plutôt un différend entre l'amour de la justice et l'excès dans l'oppression, entre l'amour de l'égalité et l'extrémisme dans la division, et la préférence pour la domination et le privilège. Et rien ne démontre cela plus clairement que le fait que la différence de religion n'a pas empêché les chrétiens et les non-chrétiens de vivre honorablement parmi les musulmans, et de prendre part à la civilisation islamique en tant que participants actifs et positifs, non en tant que subjugués passifs ; ils condamnent la tyrannie de l'Occident tout comme les musulmans la condamnent, ils aspirent à la liberté, à la justice et à la dignité tout comme les musulmans y aspirent, et ils luttent pour ces droits tout comme les musulmans luttent pour eux.

Et rien ne démontre cela davantage que le fait que les adhérents sincères du christianisme, ceux qui lui sont véritablement fidèles parmi les gens de l'Occident, condamnent le colonialisme dans lequel se sont engagés leurs politiciens et leurs dirigeants, et l'oppression, l'injustice et l'agression qui en découlent, et la haine, la rancune et l'hostilité qu'il répand parmi les gens.

Et rien, en fin de compte, ne démontre cela plus que le fait que les musulmans s'efforcent de combler ce qu'ils ont manqué, recherchant la civilisation occidentale, l'acquérant, y prenant part, adoptant ses moyens, les installant dans leurs propres pays, et veillant à ce que leur part en soit égale à la part des Occidentaux ; car la civilisation n'est pas de simples paroles — elle est science, art, philosophie et travail. Les musulmans étudient les sciences, les arts et la philosophie de l'Occident, et y ajoutent lorsque l'occasion le permet, et les concilient avec leurs propres tempéraments, natures, mœurs, coutumes et traditions héritées, n'y trouvant aucun mal, et ceux qui voudraient les en blâmer n'ont aucun droit de le faire, car ils font maintenant exactement ce que les Occidentaux ont fait avec la civilisation des musulmans au Moyen Âge.

Nos collègues italiens ne purent ni nier cela ni le contester ; ils le reconnurent plutôt et s'en réjouirent, et le dialogue se poursuivit par la suite sur une base solide, et nous entreprîmes de rechercher avec eux les causes du différend entre l'Islam et l'Occident, et nous n'eûmes aucune difficulté, ni n'eûmes besoin de déployer un effort pour identifier ces causes, car elles sont trop évidentes pour nécessiter recherche ou effort — elles se résument toutes, en fin de compte, à une seule cause : le colonialisme, qui a entraîné les Occidentaux dans de nombreux péchés, les a entraînés dans l'injustice ; ils ont exploité les patries d'autrui sans avoir aucun droit de les exploiter, se sont réclamés des fruits produits par ces patries à l'exclusion de leurs propres peuples, ont assujéti les peuples de ces patries par la force brute afin de s'assurer leurs fruits, tandis même que les peuples de ces patries se voyaient refuser d'en jouir, et se sont engagés dans le meurtre et l'effusion de sang au-delà de toute mesure, pour aucune autre raison que leur désir de contraindre ces peuples, par l'insistance, à rester des esclaves qui peinent et travaillent afin que les Occidentaux puissent jouir du confort et du luxe.

Un de nos collègues italiens dit : vous allez trop loin contre l'Occident quand vous racontez ses méfaits et oubliez le bien qu'il vous a accordé, car il vous a accordé sa science, ses arts, ses lettres, sa philosophie, et sa production matérielle dans toute sa variété, et il a entièrement transformé votre vie, l'allégeant après qu'elle ait été dure, l'adouçissant après qu'elle ait été rude et âpre. Je ne pus m'empêcher de répondre à ce collègue avec une certaine vivacité, dans une remarque qui

s'installa bientôt dans l'esprit de ses compagnons, si bien qu'ils me la renvoyaient chaque fois que nous nous trouvions ensemble dans quelque réunion, parfois sérieusement, parfois en plaisantant... Je dis : vous ne nous accordez pas les fruits de votre civilisation — nous les prenons de vous par la force, et nous les prenons de vous contre votre volonté ; car nous les achetons avec de l'argent, et nous vous en payons chèrement le prix, et vous ne pourrez jamais nous les refuser, car vous ne pouvez nous empêcher de lire vos livres et vos journaux, ni de fréquenter vos universités et vos instituts ; en vérité, vous vous faites concurrence entre vous pour nous vendre votre civilisation. Vous imaginiez que cela nous soumettrait à votre autorité, mais vous avez fini par réaliser que cela nous incite plutôt à nous rebeller contre vous et à nous libérer de votre oppression et de votre tyrannie ; et regardez, si vous le voulez, ce qui s'est passé en Égypte, et ce qui se passe en Afrique du Nord, et ce qui se passe dans tous les pays islamiques — en vérité, dans tout pays que vous avez tenté de coloniser.

Et le dialogue entre nous se poursuivit de cette manière pendant six jours, devenant parfois véhément, jusqu'à atteindre le plus haut degré de véhémence, et devenant doux à d'autres moments, jusqu'à se stabiliser dans l'affection et la clarté, et il se conclut, le dernier jour, de la meilleure manière dont un dialogue puisse se conclure : il se conclut sur le principe que les gens sont frères tant qu'ils construisent leur vie sur l'amour, la justice et la coopération dans la droiture et la piété, et ennemis s'ils construisent leur vie sur l'intérêt personnel, la tyrannie et l'oppression ; et sur le principe que tout le bien réside dans le renouvellement de cette rencontre entre musulmans et Occidentaux, afin qu'ils puissent essayer, par la recherche et l'étude, d'arriver à une parole commune. Et je n'oublie pas, lorsque ce vénérable Shaykh qui présida nos séances — l'un des grands juristes italiens — vint, riant, me faire ses adieux sur le pont du navire, me rappelant cette remarque de moi qui s'était installée dans son esprit : que nous ne vous donnons pas notre civilisation, mais que nous la prenons de vous par la force.

Et je ne sais pourquoi de telles réunions ont lieu en Europe, tandis qu'il n'en est rien de semblable en Orient arabe, et en Égypte en particulier ; mais c'est là un sujet qui demanderait un long développement.